

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 14

15 JUILLET 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET LA DÉMOCRATIE (VICTÉES)

(Voir la Revue du 1^{er} juillet 1887.)

On peut dire avec vérité selon moi que le spiritisme est arrivé en temps opportun pour rendre possible et féconde chez nous la démocratie, comme, dans un autre ordre d'idées, le télégraphe électrique est venu à son heure pour permettre une exploitation rationnelle des chemins de fer.

En effet, quel a été de tout temps, quel est encore aujourd'hui le principal écueil de la démocratie ? C'est incontestablement l'égoïsme, le sentiment personnel qui porte chacun à vouloir l'emporter en tout sur son voisin, à vouloir le dominer, à vouloir briller et s'enrichir à ses dépens. C'est l'égoïsme, qui fait préférer par chacun l'intérêt privé à l'intérêt général, tandis que l'essence de la démocratie rationnelle est de donner satisfaction avant tout à l'intérêt particulier. La démocratie doit être l'application volontaire de la formule de la solidarité, *tous pour chacun et chacun pour tous*, chaque citoyen étant toujours prêt à se sacrifier pour l'ensemble de ses frères, et recevant en échange l'aide et l'appui de tous. C'est le contre-pied de l'état actuel, caractérisé par le *chacun pour soi*, qui laisse à Dieu le soin d'aider les autres.

Les anciennes religions, les religions dites officielles, ne peuvent servir d'appui à la vraie démocratie, car, malgré leurs prétentions, elles ne savent inspirer à leurs adeptes, et même à leurs ministres, sauf quelques rares exceptions, que l'amour de la domination et des richesses. Pour elles le seul correctif de la misère est l'aumône. Elles sont individualistes au premier chef. Les doctrines des théosophes auraient plus de valeur, mais nous avons dit qu'elles étaient trop compliquées pour pouvoir être vulgarisées. Elles sont de leur essence ésotériques, et laissent la masse des hommes sans secours moraux réels, en attendant l'époque lointaine où elle sera assez instruite pour les comprendre. Cela suffit pour établir qu'elles ne conviennent pas à une démocratie.

Examinons maintenant le spiritisme, et voyons s'il présente les caractères d'une doctrine assimilable par les masses, même peu instruites.

Dans toute philosophie, comme dans toute religion, ce qui importe avant tout c'est la conception générale de l'univers, de l'homme et de la vie qui est présentée par elle comme la vérité, absolue ou relative. C'est de cette conception que découle la morale qui servira de guide aux hommes, car les idées qu'ils se font de leur propre destinée exercent naturellement sur leur conduite une influence incontestable. Le Dieu des Juifs, personnel, vindicatif, jaloux, a suscité de tout temps chez les peuples qui ont accepté la bible comme l'expression de la vérité, les violences, les oppressions, les tyrannies. L'évangile n'a pu modifier cet état de choses, parce que sa morale admirable n'eût été susceptible d'être vécue que s'il avait modifié la conception générale née de la bible. Mais il ne l'a pas fait, et la conséquence a été que depuis bientôt dix-neuf siècles les chrétiens font de vains efforts pour pratiquer une morale qui paraît trop parfaite pour être à l'usage de l'homme.

Examinons maintenant si le spiritisme n'est pas venu compléter l'évangile sur ce point essentiel.

A l'époque du Christ, l'humanité n'était pas mûre pour comprendre la doctrine du progrès infini, et de l'évolution par la réincarnation, par la pluralité des existences.

L'ignorance était trop grande, et les vérités n'étaient confiées qu'aux initiés dans les temples. Quant aux masses populaires, on les amusait avec des fables dont le sens caché leur échappait. Voilà pourquoi la morale découlant d'une conception générale rationnelle à seule été vulgarisée, à l'exclusion de cette conception générale elle-même.

Cela a-t-il produit un bien réel ? Sans doute, et la civilisation chrétienne s'est montrée supérieure à la civilisation payenne. Mais cependant elle a été arrêtée dans son essor par l'absence d'une conception générale acceptable par le bon sens et la raison. La morale de l'évangile a été plus admirée que pratiquée, même par ceux qui se disent les ministres de Jésus sur la terre, parce que les réalités qui lui servent de base n'étaient pas reconnues.

Que sont venus faire les esprits dans l'évolution spirite ? Sont-ils venus apporter une morale plus haute que celle de l'évangile ? Nullement ; seulement ils sont venus provoquer à l'étude de faits, de réalités qui donnent à la morale évangélique un mobile et une sanction. Cette morale découle tout naturellement de la vraie nature de l'homme et de sa destinée, comme des grandes lois générales de l'univers. Une fois que l'homme s'est assimilé, de ces connaissances transcendantes, la part de vérité compatible avec son

avancement, il comprend ce qui était pour lui lettre morte, et non seulement la morale de l'évangile lui paraît une chose logique et naturelle, mais en même temps il se trouve avoir, pour s'efforcer de la pratiquer, une force qui lui manquait. Pour lui la certitude a remplacé le doute, et la décision a remplacé l'irrésolution.

C'est donc avec raison que l'on a dit que le spiritisme était venu compléter l'évangile, en faisant connaître ce qui était resté voilé.

J'ajoute que le spiritisme est aisément compris par les intelligences ordinaires. Il est simple, clair, logique, et ne demande pas de longues préparations avant d'arriver à l'initiation. La médiumnité par la table ou par l'écriture s'acquiert sans beaucoup de peine, et l'expérience de bientôt quarante ans prouve assez que l'évocation des Esprits, pratiquée dans les groupes, n'offre pas de dangers réels, pour peu que ceux qui s'y livrent aient pris la peine de s'y préparer par quelques études sérieuses. Le spiritisme pourra se vulgariser rapidement le jour où les circonstances éloigneront les hommes du matérialisme sceptique, et leur montreront le vide des anciennes religions. Il sera mieux compris et plus facilement assimilé que les données indigestes des religions chrétiennes, et lorsqu'on en sera là, il est évident que les hommes posséderont les connaissances nécessaires pour établir parmi eux la vraie démocratie, qui n'est rien autre chose que la mise en pratique de la solidarité. (A suivre.) GROUPE BISONTIN.

MANIFESTATIONS A NAPLES

Cher Monsieur : Sous bande je vous expédie un exemplaire du journal *Cosmos*, qui se publie à Paris : vous ne laisserez pas l'article en question sans une réplique, j'y compte bien.

Je me suis fait un devoir de remplir votre désir, en vous envoyant dans une petite caisse un spécimen des nombreux portraits moulés que nous obtenons avec le médium, dont je vous ai déjà parlé. Je tiens à noter que tous les portraits obtenus se ressemblent, sauf les différences dans l'expression des mêmes traits, ce qui prouve (ce que l'esprit lui-même nous affirme) que c'est toujours son propre portrait. — Les différences qui existent entre les moules obtenus dépendent de la pression plus ou moins grande sur l'argile de la face de l'esprit, ce qui fait que les traits en sont plus ou moins prononcés.

Ce serait une étude très intéressante que de comparer tous les portraits obtenus.

Celui que je vous expédie a cette particularité extraordinaire qu'il a les yeux *ouverts*, il regarde en haut et vous pourrez très bien l'observer, en le

plaçant debout sur une table, sous les rayons d'une lampe à suspension. Quand la lumière est projetée *d'en haut*, les traits acquièrent une précision remarquable.

Bien digne d'attention est aussi ce fait que, tous semblent être produits comme si la figure dont on voit l'empreinte était recouverte d'un léger voile qui laisse ses traces parfaitement visibles dans la terre glaise d'abord et sur le masque quand il a été moulé.

Comme le phénomène s'accomplit en quelques instants, je n'ai jamais pu bien observer s'il se produit par suite de la *matérialisation de la tête* de l'esprit et si ce dernier se couvre d'un tissu quelconque, pris dans la maison, ou autrement. L'ayant interrogé à cet égard, il a répondu que les esprits se servent toujours d'une espèce de voile *atmosphérique*, et que, peut-être un jour, il m'en laissera un petit bout dans la terre glaise, en m'indiquant comment il faudra s'y prendre pour l'en détacher. Au moment du phénomène, le médium (qui est tenu fermement par deux ou trois des assistants qui ne lui lâchent ni les mains ni les pieds), est en proie à une espèce de crise; il jette des plaintes, comme s'il était assailli par de fortes douleurs. L'esprit interrogé à ce sujet répondit que, pour produire ce phénomène, il était obligé de soustraire au médium une quantité considérable de fluide, ce qui le laisse dans une complète prostration pendant un temps plus ou moins long.

Les expériences avec cette dame nous donnent des faits d'une évidence écrasante; l'un des plus fréquents, des mieux réussis, est celui des feux-follets qui errent dans la chambre et viennent se poser sur les mains, sur les genoux des assistants qui le demandent; ce phénomène est des plus concluants, il laisse une impression profonde chez celui qui l'observe.

L'autre soir, comme l'esprit nous l'avait promis spontanément, il nous fit l'apport d'un *canari vivant*, qu'il dut *hypnotiser* à cet effet; il semblait à demi-mort. L'esprit nous dit de le mettre dans une cage, ce qui fut fait; le pauvre petit oiseau ne tarda pas à sautiller, et cependant, il resta malade avec les jointures des pattes enflées, ce qui devait provenir de la forte et trop prolongée hypnotisation qu'il avait subie; au bout de quinze jours, hier, il est mort.

Il serait trop long de faire le récit des phénomènes que j'obtiens habituellement. Si le médium, dont je puis disposer (ce qui est une chance) et qui est une femme du peuple, se trouvait à Paris ou à Londres, elle serait le meilleur intermédiaire pour faire progresser la science spirite et avoir de nombreux prosélytes.

Naples, le 28 juin 1887.

Professeur : ERCOLE CHIAIA.

NOTA : Nous avons reçu un colis de Naples, envoyé par M. Chiaia que nous

ne saurions trop remercier pour son obligeante fraternité ; nous avons ainsi, en relief et sur plâtre, le moule du visage d'un esprit, aussi le moule de deux mains qui sont enlacées. Nous les tenons à la disposition des chercheurs que ces expériences intéressent, qui aiment à en faire l'étude.

Dans le journal *Cosmos* (Voir le N° du 4 juin 1887), le Dr A. Battandier parle du mouvement spirite et reconnaît la possibilité des phénomènes dus à la présence d'un *agent surhumain* que les positivistes nient, que les théologiens nomment *démon* ; il avoue l'importance du courant qui porte les savants à l'étude des phénomènes d'un ordre nouveau, phénomènes relatés par 100 revues mensuelles et des centaines de volumes, dit ce docteur ; après avoir parlé du professeur Chiaia, de Naples, qui se livre à des recherches spéciales depuis trois ans, qui a constitué un cercle important de spiritisme à Naples, il relate les phénomènes obtenus par ce dernier, les uns de l'ordre physique, les autres de l'ordre psychologique ; il cite M. W. Crookes qui, pour se mettre à l'abri des objections, photographia les apparitions de Kate King. M. A. Battandier n'a eu garde d'oublier le procès des photographies spirites et naturellement, ce qui est recommandable dans le laboratoire du savant anglais, est condamnable à Paris lorsque le fait s'accomplit par les spirites. Deux poids, deux mesures, de par le préjugé.

Le docteur parle de M. Chiaia qui, après avoir obtenu la photographie de l'esprit qui accompagne son médium, désira que l'apparition imprimât sa figure et sa main dans un plat de farine, ensuite dans l'argile du sculpteur, pour en arriver à mouler son visage et ses mains. Le moulage fit venir une belle tête, expressive, sans barbe, mélancolique. Pour reproduire en bosse un pareil ouvrage, un sculpteur émérite demande une journée de travail. C'est ici, dit le docteur « l'action directe d'un esprit sans aucun trait-d'union entre lui et l'effet produit ».

Dans l'ordre psychologique, si l'esprit bouleverse les lois de la gravitation, il renverse les lois de nos connaissances, dit le docteur, car : « il y a des réponses qui, sans se rapporter au futur, ne peuvent, ni de près, ni de loin, ni directement, ni indirectement, être données par les personnes qui ont posé la demande. » Il faut qu'un agent extérieur, intelligent, distinct de ces personnes et d'une nature supérieure, puisqu'il n'a pas besoin d'un corps matériel, vienne fournir lui-même la réponse demandée. Puis il parle de la phénoménalité dans l'Inde, des médiums, des sujets hypnotisables, excellents substratum pour l'action de l'esprit, de l'entraînement indispensable pour le perfectionnement de la médiumnité et de l'état nerveux dans lequel entre le sujet, état tout particulier, tout caractéristique. Les *presiges*, ou *prodiges* produits par M. Chiaia, ne sont réclamés « qu'à l'appui et en démonstration de la doctrine spirite qu'il ne faut pas confondre avec la doc-

trine spiritualiste. *L'intention doctrinale est donc ici le principal*. Ces phénomènes, selon l'église ajoute le docteur, appartiennent à l'ordre *préternaturel*, aux *mauvais esprits* qui se servent de ce moyen pour séduire les hommes. Faut-il les attribuer au fluide du médium qui se combine avec celui des personnes présentes, pour constituer un personnage nouveau, visible ou invisible, qui dépend et ne relève que de ses commettants et ne peut en conséquence, leur apprendre les choses qu'ils ignorent ? Faut-il les mettre sur le compte des farfadets gnomes ou âmes des morts qui se mettent en rapport avec les vivants, avec leurs qualités et leurs défauts acquis sur la terre ? Le périsprit des spirites différencie les effets, et cette théorie se rapprocherait de la doctrine catholique qui admet *l'invocation*, mais non *l'évocation*, l'homme n'ayant aucun pouvoir sur les âmes, à moins que ce soient celles qui sont en *enfer* ! Et ce sont ces âmes qui prennent les traits des mortels et obéissent en apparence aux évocateurs ! M. le docteur semble très perplexe, en vérité, mais il va nous donner la conclusion catholique et anti-scientifique que voici, avec désinvolture, car Allan Kardec, « le grand pontife de la religion spirite », a pour doctrine d'accommoder sa religion avec toutes les autres : il suffit, pour lui de croire à Dieu, à l'immortalité de l'âme, de pratiquer la loi naturelle etc., etc. : voici mot à mot la conclusion :

« Il n'est pas besoin de faire remarquer combien une pareille doctrine est en opposition avec la religion chrétienne dont elle sape directement les bases. Point de péché originel, point de rédemption : Jésus était seulement un médium plus puissant que les autres qui avait probablement puisé sa science dans l'Inde : point d'enfer, point d'Eglise divine, négation d'un ordre naturel quelconque, tels sont ses dogmes principaux. Le spirite admet Dieu, mais refuse de croire à l'adorable trinité des personnes : il croit à une loi naturelle, mais *dénie au Créateur* le droit de *s'immiscer dans nos actes* et surtout de les *punir* par des *supplices qui n'auront pas de fin*. Le protestantisme niait le purgatoire et admettait l'enfer, le spiritisme nie l'enfer et admet un purgatoire où les supplices ne sont guère définis et où ils ne semblent pas tenir grande place, si on s'en rapporte au dire des esprits. La religion spirite n'a point d'enfer et promet le bonheur indistinctement à tous, nie le surnaturel et par conséquent la nécessité de toute pratique religieuse : elle veut bien une morale naturelle, mais n'a qu'une sanction illusoire pour ceux qui la violent. Le problème ainsi posé, on ne saurait donner cette religion comme une aide à la loi catholique, et elle en est au contraire la négation et la ruine.

« Cette doctrine, du reste, est assez variable. En parcourant les livres qui en traitent et qui enregistrent les réponses des esprits, on en trouve, si je peux parler ainsi, de toutes les couleurs. Si les âmes attaquent le dogme

catholique, d'autres le confirment d'une manière éclatante, et pour ne donner qu'un seul fait, je citerai la réponse que firent deux d'entre eux et qui est rapportée dans l'ouvrage du P. Pailloux sur le spiritisme. On avait attaché un crayon au pied d'une table qui écrivait ainsi directement. Deux esprits avaient manifesté leur présence et avaient avoué (ce qui n'est pas un fait unique) qu'ils étaient en enfer et y souffraient terriblement. On leur demande : « Voudriez-vous rentrer dans le néant ? » « Oui, écrit la table, car l'être étant le seul bien que je tiens de Dieu, nous serions quittes. » Mais la table s'agite de nouveau avec violence, trace rapidement quelques lignes et brise le crayon qui les avait tracées. On saisit le papier et au-dessous de la première réponse on trouve celle-ci : « Non, car alors je ne pourrais plus le haïr. »

« *Le spiritisme détruit donc la foi dans les âmes*, et sous ce rapport il est d'autant plus dangereux qu'il cache son jeu d'une façon plus habile. Il ne s'arrête pas là, et ruine aussi les corps, montrant ainsi qu'il reconnaît pour auteur celui qui fut « homicide dès le commencement. » Je ne puis m'arrêter sur ce sujet, qui demanderait une dissertation séparée. Je rappellerai seulement que *l'abus* des pratiques spirites pousse au suicide et à la folie. La surexcitation habituelle et exagérée des centres nerveux, le contact avec un esprit supérieur en force et en intelligence auquel on est obligé de s'abandonner, qui entre peu à peu en possession de vous, se sert de vos organes et vous considère comme sa chose ne peut être que funeste pour l'âme et le corps, et doit contribuer puissamment à détruire l'harmonie que le Créateur y a établie.

« Le moyen âge avait les possédés et les obsédés dont on s'est moqué jusqu'à aujourd'hui ; nous avons maintenant un spiritisme qui a droit de cité et qui se fait contrôler par le premier physicien d'Angleterre : il ne semble pas que la différence soit bien grande, et le xix^e siècle incrédule n'a pas à jeter la pierre au moyen âge croyant. »

Dr ALBERT BATTANDIER.

Note de la rédaction : M. le Dr Albert Battandier, malgré ses illustres travaux, a daigné s'occuper du spiritisme, de M. W. Crookes, du professeur Chiaia, mais un peu à la légère, ce semble ; n'ayant pas eu le temps de faire des recherches indispensables à son sujet, il a écrit d'après les notes de son secrétaire, une aurea mediocritas ; et quant à lui, chargé de soins très importants, il nous considère comme des catholiques dégénérés et nous applique son remède ultramontain, selon le similia similibus curantur. J'imagine que le docteur répondra un jour de ce qu'il n'aura pas fait, selon sa position et ses moyens, soit pour son perfectionnement, soit pour celui de ses semblables. Comme tant d'autres, néanmoins, il ne demande pas pour l'institutio

néfastes du spiritisme l'active surveillance du bras séculier ni même une répression énergique ; cela est sous-entendu.

Lorsque l'incrédulité gagne les masses et qu'elles se nourrissent de poison il leur faut un aliment sain, qui les préserve et les reconforte ; il leur faut, en un mot, une foi rationnelle qu'elles puissent adopter. Le monde invisible, en se manifestant, en prouvant qu'il y a le monde des corps et celui des esprits est précisément cet aliment préservateur et sauveur, celui que nous donnait le Christ il y a dix-huit cents ans. Aujourd'hui, si le prêtre veut remplacer Dieu et le Christ par des madones toujours nouvelles, si le commandement de Dieu est voilé par celui des églises, faut-il s'étonner que le peuple se fasse nihiliste en ne croyant plus à rien ? Les spirites font usage de la raison pour leur conduite dans la vie, et voulant conserver intact leur libre-arbitre, ils reconnaissent la même liberté à leurs parents, à leurs amis qui ont quitté leur corps terrestre, liberté que rien ne peut violenter ; la loi naturelle veut d'ailleurs que les âmes désincarnées, viennent vers les âmes incarnées qu'elles ont aimé et apprécié. Seuls les esprits ignorants dogmatisent exactement comme le docteur Battandier, et les spirites récusent toutes les infailibilités.

Les esprits sérieux de l'erraticité ne s'occupent point de nos intérêts privés pour les régenter, ils s'adressent à notre bienveillance, à notre cordiale sympathie : seuls, les prêtres ont la prétention de faire descendre sur la terre des esprits purs et le Dieu personnel du miracle et de la grâce ; aussi sont-ils anti-spirites fort heureusement pour nous.

Lorsque, avec Saint Augustin et le cardinal Bona, nous affirmons que les esprits des défunts viennent nous consoler, nous faisons œuvre de bon sens et de pure raison ; nous prouvons à l'homme qu'il est immortel, responsable de ses actes, solidaire avec tous les hommes incarnés et désincarnés.

Probablement le Dr Battandier veut faire la leçon à saint Augustin, son titre l'y oblige ; j'imagine que ce père de l'Eglise et bon nombre de ses confrères, n'étaient que de simples névropathes.

Dom Calmet croyait aux esprits, aussi à la pluralité des existences sur la terre, en commentant le chap. xi, versets 1 et 2 de saint Jean, et le Christ et ses disciples abondaient en ce sens. Pezzani, dans son beau livre de la pluralité des existences, prouve surabondamment que les plus hauts dignitaires de l'Eglise ont affirmé cette pluralité.

M. le docteur prétend que la pratique du spiritisme pousse au suicide, à la folie (il n'a pas dit à l'avortement comme l'a avancé l'archevêque de Toulouse dans son mandement du carême de 1875). Cette prétention nous prouve que le savant docteur n'a jamais lu le *livre des Esprits* d'Allan Kardec : il y a aurait constaté que la *punition*, ainsi que le veut la *justice*, est en

rapport avec la cause productrice (liv. IV, ch. I, n° 957. « Une cause à laquelle ne peut échapper le suicide, c'est le désappointement », etc., etc... Lisez donc, M. Battandier, pour vous rectifier. Vous êtes sévère, et vous n'en avez pas le droit car vous n'êtes pas l'expression de la vérité ; vos armes sont émoussées, faites à l'usage des bonnes âmes pleines de superstitions et de préjugés.

Quant à la folie dont nous gratifie le savant Dr Battandier, un statisticien anglais bien connu est allé aux États-Unis pour faire le constat scientifique du nombre de fous enfermés dans les asiles d'aliénés ; après avoir visité ces asiles, de l'aveu même des directeurs et des docteurs, sur dix millions de spiritualistes américains, il y avait cinq cas de folie, purement et simplement ; les autres croyances, les instituts scientifiques, les médecins, donnaient les quelques milliers de malheureux enfermés dans ces tristes maisons. Les docteurs ne savaient point si les cinq cas dont s'agit étaient dus aux pratiques spirites.

Faut-il rappeler au Dr Battandier que, dernièrement, en France, au nom de la religion, une fanatique saignait sa sœur ? qu'une famille catholique faisait rôtiir une vieille parente ? qu'un père de famille égorgeait ses enfants en bas âge, pour leur procurer les joies du paradis, etc., etc. Nous défions le savant docteur de prouver, par un fait réel, que les spirites aient commis de telles aberrations. Le docteur s'adresse à un public spécial qui apprécie grandement le diable, ce fantastique personnage avec lequel l'église prouve tout ce qu'elle veut.

Le diable, c'est l'homme vivant, passionné, brutal, égoïste et personnel.

Les spirites doivent progresser par l'étude, par le travail sur eux-mêmes ; en cherchant avec ardeur ils doivent trouver s'ils élèvent leur intelligence et leur cœur ; être spirite, c'est accomplir tous ses devoirs par des actes constants et rationnellement, c'est chercher la preuve de l'immortalité du moi conscient et l'existence du monde invisible ; le contraire, c'est de la folie.

Aimer son prochain comme soi-même, être juste, c'est la loi du vrai spirite.

Mieux éclairé sur ce que nous sommes, sur ce que nous voulons, M. le Dr Battandier fera-t-il dans le *Cosmos* un nouvel article sur ce que c'est véritablement que le spiritisme ? Nous le lui souhaitons et nous espérons qu'il est assez ami de la vérité pour accomplir cet acte de justice.

Puisse-t-il dire, avec Socrate : *je prendrai garde, désormais, que la lumière qui est en moi, ne soit elle-même de vraies ténèbres.*

OEUVRE DES LIBÉRÉES

Un concert au bénéfice des libérées était donné dans notre salle, 5, rue des Petits-Champs ; avant l'exécution du programme par des artistes généreux et aimés, M^{me} de Morsier, orateur et écrivain bien connu, s'est exprimée ainsi :

MESDAMES ET MESSIEURS. Permettez-moi en qualité de vice-présidente de l'œuvre des Libérées de Saint-Lazare de vous remercier du témoignage de sympathie que vous nous donnez aujourd'hui.

Il y a longtemps que je connais cette salle hospitalière de la Société scientifique du spiritisme, et j'ai toujours vu ceux qui en ont la direction la mettre leur à tour au service de toutes les causes de progrès et d'humanité.

Je n'oublie pas qu'il y a quelques années, M. et M^{me} Leymarie, au nom de leur société, accueillirent avec leur bienveillance habituelle notre association pour l'abolition de la réglementation de la prostitution autrement dit *la police des mœurs*.

L'œuvre que je représente ici ce soir est sœur de celle-là, car elle a pour but de tendre la main à la femme que la misère, une première faute et bien souvent aussi l'injustice et l'indifférence des hommes risquent de précipiter dans le gouffre dont on ne revient pas : celui de la prostitution légale, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'elle se trouve sous la surveillance et l'approbation de l'Etat.

Ai-je besoin de vous dire, Mesdames et Messieurs, l'importance et l'utilité de cette œuvre, surtout depuis que, sous l'inspiration de la directrice générale, Mme Caroline de Barrau, et grâce au véritable génie administratif de la directrice-adjointe, Mme Isabelle Bogelot, les libérées de Saint-Lazare, d'une simple société de secours aux prisonnières qu'elle était au début, est devenue une œuvre plus vaste, touchant à toute la question de la femme, de l'enfant, du travail, et du relèvement moral, dans la liberté et par la liberté. Ne voyez dans mes paroles aucun orgueil personnel, puisque comme je vous l'ai dit, tout le mérite de cette transformation appartient aux deux nobles femmes que j'ai nommées, ainsi qu'à l'infatigable secrétaire, Mme Barafort. Quant à moi, je ne pense pas pouvoir mériter le titre que mes collègues ont bien voulu me donner autrement qu'en vous disant hautement ce qu'est cette œuvre, ce qu'elle fait et pourquoi aujourd'hui elle s'est attirée la sympathie générale du public et des différentes administrations de l'Etat.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, son succès est dû surtout à ceci, c'est que cette œuvre n'est pas seulement une organisation dont toutes les parties fonctionnent régulièrement, mais c'est un corps habité par une âme. Le souffle de la vie l'anime et l'ardent amour de l'humanité qui remplit le

cœur de la femme qui lui a tout spécialement dévoué sa vie — Mme Bagelot — rayonne autour d'elle, enflamme tous ceux qui l'approchent, fait jaillir des cerveaux des idées nouvelles et pratiques, crée des ressources de tous genres et par-dessus tout inspire à ces âmes brisées, à ces pauvres femmes faibles, abandonnées et méprisées, la foi, — la foi en elles-mêmes, en leur propre âme ce qui est le principe de toute régénération.

Mesdames et Messieurs, on parle beaucoup en ce moment des phénomènes merveilleux de la suggestion et je vous accorde que certains savants ont fait à ce sujet des observations intéressantes, mais, savez-vous quelle est la véritable suggestion mentale, celle qui guérit les volontés malades, redresse les intelligences faussées et met ces pauvres femmes malades ou déséquilibrées sur le chemin qui conduit sinon au bonheur, du moins à une vie paisible et utile ?

C'est l'amour — le grand, puissant et saint amour de l'humanité. Avec l'hypnotisme de M. Charcot, on fait des hystériques, où l'on tue celles qui le sont déjà ; avec le magnétisme de la sympathie et du bien, on crée des âmes où l'on guérit celles qui sont malades.

J'aurais bien des choses à vous dire sur les miracles que les directrices de l'œuvre ont accompli grâce à cette inspiration supérieure de leurs cœurs qui double les facultés intellectuelles. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, en effet, amène de nouvelles expériences, les unes réjouissantes, les autres parfois douloureuses, mais non pas inutiles, car il y a des échecs qui cautionnent de précieuses leçons.

Puisque je vous disais tout à l'heure que bien souvent une injustice est le point de départ d'une série de conséquences fatales qui, pareilles à un cyclone engloutissent en un instant une existence humaine, laissez-moi vous raconter un fait d'autant plus navrant que, malgré tous les efforts de ces dames, la pauvre victime n'a pu être sauvée.

Selon l'usage dans certains départements, une femme de la campagne s'était engagée pour des journées de prestations dues par un fermier, elle devait casser des cailloux et les étendre sur une partie d'un chemin, on avait convenu du prix de 18 francs. Cette femme d'une nature sauvage et peu éduquée, était veuve, elle avait deux enfants, deux jumelles, et se trouvait enceinte.

Une fois le travail fait, elle réclama son salaire, mais le fermier fit des objections, il ne voulait lui donner que 12 francs et encore pas en argent, mais en nourrissant l'ouvrière.

La pauvre femme protesta, c'était de l'argent qu'il lui fallait pour payer l'entretien de ses enfants.

Le fermier trouva plus simple de la mettre à la porte. C'était le soir. La

pauvre créature, affolée par la colère, réussit à se glisser dans la maison et à prendre quelques objets qu'elle alla jeter dans le bois voisin. Le lendemain elle fut arrêtée par les gendarmes, on la questionna, elle avoua, disant qu'elle n'avait pas voulu voler, mais se venger et elle indiqua le lieu où se trouvaient les objets. Elle passa en jugement et sa condamnation n'aurait pas été bien forte sans doute, mais voici qu'à l'audience, on cherche à lui faire avouer qu'elle a eu un complice, un homme que l'on avait vu avec elle dans le bois. Elle jure avec colère qu'elle n'a pas de complice et ajoute : *Si vous n'êtes pas contents, voilà*, et avec ces mots lance son sabot à la tête du juge.

Là-dessus treize mois de centrale. Les petites jumelles sont mises aux Enfants-Assistés et comme la mère est enceinte, elle fait son temps à Saint-Lazare où elle accouche de deux jumeaux. Quand elle est guérie, on la trouve trop rustique pour aller avec les autres et elle est mise en cellule.

La malheureuse, habituée au grand air, étouffe et souffre horriblement comme une bête sauvage en cage. Son lait passe. Les deux pauvres petits jumeaux meurent à deux heures l'un de l'autre d'une méningite. On les retire de leurs berceaux, on les habille, puis on les descend dans la salle des morts où ils reposent côte à côte, l'un avec les mignonnes mains croisées sur sa poitrine, l'autre les yeux grand ouverts. La mère n'a pas dit un mot, pas versé une larme. Quarante-huit heures après, elle se coupait les veines. On la soigna, les sœurs l'entourèrent, les directrices la virent, tâchèrent de l'encourager. A tout ce qu'on lui disait, elle répondait en patois : *« Ils ont été ben méchants pour moi à la ferme, c'est eux qu'ont tué mes pauvres petits ! Les berceaux sont vides. »*

Deux ou trois jours plus tard, elle trompe la surveillance, prend des ciseaux et se coupe de nouveau les veines. *« C'est pas la peine maintenant de m'arranger, disait-elle, j'ai fait cela pour aller revoir mes pauvres petits, on a été bien méchant pour moi. »* Le lendemain on l'emménait à Sainte-Aune. Les premières petites jumelles sont aux Enfants Assistés.

Cela fait mal, n'est-ce pas ? Et des choses aussi affreuses se passent tous les jours, et cependant je ne veux pas vous laisser sous l'impression de ce triste tableau.

Dimanche j'étais à Billancourt chez M^{me} Bogelot. Je vois arriver dans le jardin une Bretonne avec sa robe noire et son petit bonnet blanc aux ailes plates et transparentes : avec elle une belle et fraîche fille qui porte un joli bébé dans ses bras. J'écoute ce qui se dit. La Bretonne est veuve, elle a laissé trois enfants au pays pour venir gagner sa vie et leur vie à Paris. Ses patrons ont quitté la ville depuis deux mois, elle est sans place. Ne sachant plus que devenir elle se rend au Dépôt de la préfecture de police et le parquet l'adresse à l'Œuvre des libérées. Elle arrive à l'asile

pâle, hébétée, sans force ni courage. Ah ! vous représentez-vous ce que cela doit être, lorsqu'on a tout frais dans son cœur le souvenir des haies fleuries, des landes sauvages et celui du village avec l'église où sonne le soir l'angelus, de passer par les longs couloirs, les cellules sombres et les formalités brutales de ce premier égout collecteur qui s'appelle le Dépôt ?

Aussi comme il s'épanouit le cœur de la Bretonne, lorsqu'elle se trouve dans notre asile bien modeste, mais où l'on est en famille. Bientôt elle reprend courage, elle s'intéresse à tout et c'est ainsi qu'elle va emmener là-bas, au soleil de la Bretagne, un beau bébé que nous lui avons confié et dont la jolie petite mère doit rester à Paris pour se placer comme nourrice. Au moins lorsque cette dernière donnera son lait à un enfant étranger, la pauvre, elle se dira que le sien est bien soigné par la Bretonne, cette seconde mère, car elle sera douce et compatissante; elle sait par expérience, la Bretonne, comme la vie est dure et ce que l'on souffre dans ce grand Paris.

Je pourrais aussi vous parler de Massia, une jeune fille de 15 ans qui avait été détournée par une femme plus âgée; elle avait quitté sa famille pour vagabonder. Son grand-père qui la rencontre à Neuilly, la fait arrêter et conduire au Dépôt. Ses parents ne veulent plus la voir. Elle a un visage sympathique et pleure beaucoup en racontant son histoire et surtout en parlant de sa mère. M^{me} Barafort va aux renseignements, elle s'assure que les parents la repoussent réellement, la mère dit : « vous n'en ferez rien, » le père ajoute : « si elle revient je la tue. » Alors l'Oeuvre des libérées la réclame au juge d'instruction comme son enfant légitime. Elle reste trois semaines dans un de nos asiles, la petite Massia, et le changement moral est si grand et si rapide que bientôt on peut la placer chez une blanchisseuse où elle est logée nourrie et reçoit 7 francs par semaine.

Aussi il faut voir sa joie, et maintenant elle est réconciliée avec sa famille et les parents auront aussi profité de la leçon. Massia n'a pas oublié l'asile; elle va souvent le dimanche rendre visite à la bonne directrice, Mlle Coignet.

Si vous voulez vous rendre compte des idées philosophiques aussi bien que pratiques qui sont le point de départ de la méthode employée par l'Oeuvre des libérées de Saint-Lazare, je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la brochure publiée par M. Bogelot. « *Du patronage des Libérées* » que vous trouverez ici. (1)

Je crois pouvoir dire que si cette Oeuvre, depuis sa transformation, a produit de si beaux résultats, c'est parce que celles qui la dirigent ont en

(1) Un franc, port payé.

le rare bonheur d'unir la pensée à l'action, l'intelligence à l'intuition, la science pratique à l'amour.

Et c'est là, Mesdames et Messieurs, que se trouve le secret du véritable progrès, la loi fondamentale de l'évolution humaine. Il faut, que selon la belle pensée de Platon, l'âme pour accomplir sa destinée, s'élève à la sphère de l'essence de toutes choses ; qu'elle contemple la justice, la sagesse, la science telles qu'elles existent dans ce qui est l'être par excellence. Mais revenue à son point de départ, elle doit vivre ce qu'elle a contemplé et saisi par l'intelligence.

Cette idée que le philosophe exprimait par rapport à l'évolution infinie des âmes à travers le temps et les mondes est tout aussi vraie si on l'applique au court espace de notre vie terrestre. Il faut penser, il faut contempler, il faut s'élever aux idées abstraites ; mais n'oublions pas que toute vérité qui n'est pas vécue par celui qui l'a énoncée n'existe pas en fait pour lui. Victor Hugo a dit :

« Il ne suffit pas de faire une œuvre, il faut en faire la preuve. L'œuvre est faite par l'écrivain, la preuve est faite par l'homme. La preuve d'une œuvre est la souffrance acceptée. » Je me permettrai d'ajouter : la souffrance pour soi mais pas pour les autres ; la preuve de l'œuvre est le dévouement.

Ce n'est pas dans cette salle consacrée aux études psychiques que j'ai besoin de vous dire à quel point l'esprit humain se passionne de nos jours pour le problème de la vie future et avec quelle ardeur il recherche des preuves scientifiques de l'immortalité de l'âme, mais il faut bien le dire, on confond trop souvent la vie éternelle avec la vie spirituelle ou divine. Non il n'est pas suffisant de prouver que rien ne meurt et que tout se transforme, il s'agit de savoir quelles sont les conditions nécessaires pour que la transformation, sur cette terre, comme au-delà, soit un progrès et non pas un recul. Le véritable criterium de la vérité c'est l'action et laissez-moi vous dire avec un poète qui est un des nôtres .

O vous qui cherchez, enfants de la terre,
Savants affamés, à l'œil solitaire,
Qui vous abîmez
Dans l'abstraction des faits et des causes,
Vous cherchez la source et la foi des choses,
Vous cherchez..... Aimez !

O vous que le ciel aux milliers de mondes
Fait rêver souvent dans les nuits profondes
Aux points enflammés.

Vous que l'idéal saisit sur son aile,
O vous qui rêvez la vie éternelle
Vous rêvez..... Aimez !

Oui, aimez et consolez, car une larme recueillie par la sainte pitié brillera dans le ciel de l'humanité divinisée, comme un joyau aussi précieux qu'un chef-d'œuvre de l'art ou qu'une découverte de la science.

« La loi des lois, la force des forces, c'est l'amour. »

Cette parole est d'un homme qui a prouvé cette vérité par sa vie et cet homme, c'est *Bernard Ragazzi*.

EGLINTON EN RUSSIE

Traduction abrégée de l'article de M. Eglinton dans, le *Médium*, AND DAYBREAK.
du 24 juin 1887.

Le travail accompli par les médiums dans les différentes parties du monde est peu connu de ceux qui partagent la croyance au spiritualisme, à plus forte raison de ceux qui y sont étrangers et qui ne se font pas même une idée de la persévérance avec laquelle cette doctrine s'insinue dans toutes les classes de la société, et particulièrement parmi les classes élevées. Sans rechercher la protection des hauts personnages, les manifestations que j'ai obtenues ont attiré souvent leur attention sur moi, et c'est ainsi que j'ai eu l'honneur de convertir plusieurs grands potentats.

(Ici M. Eglinton explique que c'est par l'intermédiaire de M. Alexandre Aksakof qu'il s'est installé à Saint-Petersbourg, et fut mis en relation avec les personnages les plus remarquables. Puis il donne le compte-rendu de ses différentes séances.)

La première a eu lieu chez le baron Schlichting où se trouvaient le prince de Mingrécie, le colonel Ridersky (aide de camp du grand duc Nicolas) et d'autres personnes. Il est à remarquer que les Russes ont une préférence pour les séances dans l'obscurité, parce qu'elles facilitent le développement des phénomènes psychiques : je fus obligé, dans cette occasion comme dans d'autres, de me départir de ma règle ordinaire, le grand jour.

Il est inutile de décrire en détail des manifestations qui sont familières aux lecteurs du *Médium*. Je dirai seulement qu'après cette séance, les journaux insérèrent les nouvelles les plus absurdes au sujet des merveilles que j'avais pu produire, prétendant que je pouvais d'un seul mouvement de la main faire monter ou baisser le niveau de l'eau, faire croître une forêt, et autres contes ridicules. Aussi je fus littéralement assailli dans mon hôtel

par une foule de gens et je dus me réfugier chez le Dr Linn, dont j'avais fait la connaissance en Angleterre : le docteur se chargea de recevoir les visiteurs à ma place et d'évincer les simples curieux.

Des séances se succédèrent avec rapidité auxquelles assistèrent : (voir les noms, p. 336, 1^{re} colonne du *Médium*). Celle qui eut lieu chez le grand duc Constantin eut beaucoup de succès. J'en donnai une autre au palais du duc d'Oldenbourg, et la Princesse, qui est un excellent médium, contribua beaucoup à sa réussite.

Le lendemain je me rendis au théâtre, où je fus aussi bien l'objet de l'attention du public que des acteurs ; bien que les théâtres russes ne ferment qu'à une heure avancée de la nuit, je fus prié, par son Altesse Impériale le grand duc Alexis, frère de l'empereur, de vouloir bien le faire assister à une séance. Nous étions huit en tout : le grand duc, son frère le grand duc Vladimir, la grande duchesse Vladimir, le comte Ardleberg, la comtesse Bohanoff, etc... Un phénomène curieux eut lieu au cours de cette séance : Son Altesse Impériale la grande duchesse Vladimir était assise à côté de moi, dans l'obscurité, me tenant la main, quand elle commença à s'élever dans l'air.

Comme elle continuait à s'élever, on m'ordonna de quitter sa main : lorsqu'elle revint à sa place, elle déclara avoir flotté au-dessus de la table, produisant le phénomène de lévitation, sans que personne fut en contact avec elle. A propos de cette séance, j'ai en ma possession une enveloppe, scellée de cinq cachets, et portant ces mots : Palais Vladimir. Lorsque le grand-duc Vladimir l'apporta, elle contenait un billet de banque dont il ignorait le numéro ; ce numéro fut retranscrit exactement sur les ardoises, et l'enveloppe ne fut ouverte qu'après l'expérience d'écriture directe.

Dans la matinée, M. Eglinton fut informé que le Czar désirait avoir une séance pour le mardi suivant.

(Voir pour les détails de sa réception, p. 386, colonne 2 du *Médium*. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance et de bonté.)

Après le thé, on passa dans une chambre voisine où prirent place, en se tenant la main, l'Empereur, l'Impératrice, le grand-duc et la grande duchesse d'Oldenbourg, le grand duc et la grande duchesse Serge, le grand duc Vladimir, le général Richter, le prince Alexandre de Oldenbourg : l'Impératrice était à la gauche de M. Eglinton, et à sa droite, la grande duchesse d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent : la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'Impératrice, causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt. Je passe sous silence les phénomènes qui se produisent ordinaire-

ment par ma médiumnité. Il y a lieu cependant, de mentionner spécialement une grande boîte à musique, pesant au moins 40 livres, qui fut portée tout autour du cercle jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur la main de l'Empereur, pour être enlevée de nouveau sur sa demande. Pendant ce temps, les nombreuses bagues dont la main de sa Majesté était couverte m'entraient dans la main et je dus la prier de ne pas me serrer avec tant de force. Je commençai alors à m'élever dans l'air, tandis que l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible, lorsque m'élevant de plus en plus haut, mes voisines durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une Impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter, jusqu'à ce que mes pieds touchassent deux épaules, sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'Empereur et du grand duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la première fois que l'Empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée.

Leurs Majestés me demandèrent une autre séance, toujours dans l'obscurité, mais j'alléguai mon état de faiblesse et leur proposai d'expérimenter l'écriture par les ardoises. L'Empereur et l'Impératrice acceptèrent.

Un intervalle de repos eut lieu, pendant lequel, on prit à nouveau le thé, puis la deuxième partie de la séance fut commencée. Les personnes présentes, en dehors de moi, étaient l'Empereur, l'Impératrice, le grand duc et la grande duchesse Serge.

Des réponses par l'écriture directe furent données aux diverses questions posées ; puis l'Empereur réunit deux ardoises parfaitement nettes et neuves qu'il tint au-dessus de la table, avec l'Impératrice et moi. Quand l'Empereur les ouvrit, il les trouva couvertes d'écriture. Je ne puis dire quel était l'objet de la communication ; elle avait trait à un événement qui s'est réalisé peu de jours après, événement qui est devenu un fait historique. Leurs Majestés, très émuës, gardèrent un pénible silence. Heureusement, le grand duc Vladimir avait confié à l'Empereur une enveloppe cachetée, contenant un billet de banque, et je pus rompre ce silence, en proposant d'essayer d'obtenir le numéro du billet. Les ardoises furent placées sous les mains de l'Empereur et de la Grande Duchesse. Lorsque le crayon cessa de se faire entendre et qu'elles furent ouvertes, le chiffre y était 716.900 : c'était celui du numéro du billet. L'Empereur enthousiasmé se leva, et me secouant la main avec chaleur : « Ceci est vraiment merveilleux, je vous remercie de m'avoir donné le moyen de constater la valeur de ces beaux phénomènes. »

J'ai rapporté fidèlement ce qui s'est passé dans cette première séance, aucune restriction ne m'ayant été imposée; je ne puis donner la même publicité à celles qui suivirent. Avant de quitter la Russie, je reçus deux magnifiques solitaires en diamant; je les porte en mémoire des événements que je viens de raconter, aussi pour l'honneur et le souvenir qui sont attachés à ce don princier.

Je n'ai pas besoin de le dire, je fus plus recherché que jamais par la société russe; je reçus quantité de visites qui, toutes, n'avaient pas pour objet le spiritualisme, par exemple, celle de Beautier de Kolta (le cousin du dernier directeur de « l'Egyptian Hall », qui m'offrit d'être mon barnum !

M. Aksakof me fit entreprendre une série de séances avec un corps de savants, réfractaires à nos idées (mot à mot à la tête dure). Dans l'état de fatigue où je me trouvais, rendue encore plus pénible par une blessure reçue au pied gauche, les résultats ne furent pas brillants, cependant ils confirmèrent les expériences faites dans les mêmes conditions l'année précédente.

L'un des incidents les plus agréables de mon séjour en Russie, fut la rencontre de M. de Giers, le grand ministre. C'est un spiritualiste convaincu, ses deux fils sont médiums.

Une curieuse séance eut lieu chez le général Gresser, le chef de la police, celui qui, de sa propre main, avait arrêté un homme qui portait des bombes pour les jeter sur le chemin du Czar.

Naturellement le bruit fait autour de mon nom émut la presse religieuse. Alors la discussion s'envenima entre les deux partis traditionnels, l'un pour moi, l'autre contre moi; dans ces conditions je quittai la Russie, après avoir passé deux semaines à Moscou.

L'accueil bienveillant et hospitalier que j'ai reçu dans ce pays, me donne le désir d'y retourner le plus tôt possible; ce voyage se fera-t-il en ma qualité de médium professionnel? Je ne puis l'affirmer quant à présent.

Traduit par M. D'ALEX.

DE L'ÉCRITURE DIRECTE

Un investigateur sérieux nous adresse les notes ci-jointes :

« J'ai assisté à deux séances chez le Dr Slade, séances spéciales pour nous, la première le 9 juillet avec un de mes parents M. J. G., la seconde le 29 du même mois avec un de mes amis, M. M. L.

« Sans entrer dans le détail des phénomènes qui se sont produits l'une et l'autre fois, ce qui serait long et sans doute peu utile, je relèverai seulement les deux faits suivants :

Séance du 9 juillet 1886

« De la main droite, je tiens réunies les deux ardoises que je viens d'acheter et d'apporter. Je les serre vigoureusement pour résister à l'effort de glissement qui s'exerce. Ma main gauche est sur la table en contact avec celles du Dr Slade et de M. J. G. Les ardoises sont sur ma poitrine et archoutées sous mon menton. Le grincement de l'écriture se fait entendre bruyamment. Je ressens les secousses qui résultent de cette écriture rapide et très appuyée, et, en séparant les ardoises, je trouve sur l'une d'elles quatre phrases en autant de langues différentes. Au cours de cette expérience, le Dr Slade plusieurs fois retira et replaça sa main supprimant et rétablissant ainsi le contact. L'effet sur l'écriture était celui d'un doigt qui se posant sur le bouton ou en s'éloignant, détermine le carillon d'une sonnerie ou le fait cesser.

« A la séance du 29 juillet, M. M. L. retirant ou replaçant sa main en contact avec les nôtres provoquait le même phénomène.

Séance du 29 juillet

« Depuis deux jours, en vue de l'expérience à tenter je n'ai pas remonté la grosse montre à remontoir que j'apporte.

« — L'invisible ou les invisibles veulent-ils remonter cette montre et la mettre à l'heure ?

« — Nous allons voir, dit le Dr Slade qui dispose ma montre sur une ardoise qu'il glisse sous la table (sans tiroir ni tapis), la main qui la tient restant bien visible, en dehors de la table, l'autre en contact avec les nôtres.

« Au bout de quelques instants nos oreilles aux écoutes n'ayant pas perçu le moindre bruit de remontoir ou autres, nous jugions l'expérience manquée et ce fut avec une extrême surprise que nous constatâmes que ma montre marchait et était remontée à fond.

« — Mais elle n'est pas à l'heure ?

« — *Good bye* (adieu), nous répond l'esprit par l'ardoise.

« Succès complet et échec complet tout à la fois.

« Je n'en ai pas plus à dire. »

BOIVINET.

Note de la rédaction : S'il y a eu succès complet, il n'y a point eu d'échec complet; les investigateurs ont demandé que la montre fut remontée, l'intelligence avec laquelle ils étaient en rapport a bien voulu les satisfaire, mais elle avait sans doute assez donné et n'a pu faire mieux.

QUELQUES PENSÉES SUR LA VIE FUTURE.

(Extrait des *Annales politiques et littéraires*,
juin 1885.

En attendant on meurt, et ceux qui meurent laissent derrière eux ceux qui pleurent. Patience, on n'est que précédé ! Il est juste que le soir vienne pour tous. Il est juste que tous montent l'un après l'autre recevoir leur paie. Les passe-droits ne sont qu'apparents, la tombe n'oublie personne. — Un jour, bientôt peut-être, l'heure qui a sonné pour les fils sonnera pour le père. La journée du travailleur sera finie, son tour sera venu ; il aura l'apparence d'un endormi : on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un « mort » et on le conduira à la grande ouverture sombre. Là est le seuil impossible à deviner. Celui qui arrive est attendu par ceux, qui sont arrivés. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entrée ; il perçoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepté. L'œil de la chair se ferme, l'œil de l'esprit s'ouvre, l'invisible devient visible. Ce qui est pour les hommes le monde, s'éclipse pour lui.

Pendant qu'on fait silence autour de la tombe béante, pendant que des pelletées de terre, poussière jetée à ce qui va être cendre, tombent sur la bière sourde et sonore, l'âme mystérieuse quitte ce vêtement, le corps, et sort lumière de l'annoncellement des ténèbres. Alors, pour cette âme, les disparus reparaissent, et les vrais vivants que, dans l'ombre terrestre on nomme les « trépassés » emplissent l'horizon ignoré, se pressent rayonnants dans une profondeur de nuée et d'aurore appelant doucement le nouveau-venu et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles. Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés peut-être, et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas de deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien aimés !

VICTOR HUGO. *Mes fils.*

Les Pandits ne pleurent ni les vivants, ni les morts. Car jamais je n'ai cessé d'être, ni toi, ni ces rois des hommes et jamais nous ne cesserons d'être nous tous, au-delà de la vie présente. De même que dans le corps du mortel, on voit tour à tour l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse, de même après cette vie on obtient un autre corps, et le sage ne se trouble point ici-bas. Le contact avec la matière donne du plaisir et de la douleur, cause le froid et le chaud. Supporte ces choses, Baratide, qui ne sont pas continuelles, qui naissent et meurent tour à tour...

Ayant abandonné ses membres vieillis, l'âme passe en de nouveaux corps,

de même qu'un homme prend d'autres vêtements neuf au lieu de ses habits usés.

La mort suit inmanquablement la naissance, et la renaissance suit inmanquablement la mort.

MAHABHARATA. Trad. de H. FAUCHÉ.

Je ne crois pas à la mort. C'est un passage sombre que chacun de nous rencontre à un moment donné dans sa vie. Beaucoup de gens s'en alarment : quant à moi les trois ou quatre fois qu'il m'est arrivé de m'en trouver tout-près, j'ai vu de l'autre côté une petite lumière, je ne sais trop laquelle, mais évidente et qui m'a tout à fait tranquillisé.

Eug. FROMENTIN. *Une année dans le Sahel.*

Ah ! je t'en prie, de cette femme éperdue, de ces fils désolés, détourne tes regards en ce moment. Devant leur douleur profonde tu regretterais trop la vie. Attends-les plutôt dans ces divines régions du savoir et de la pleine lumière, où tu dois tout connaître maintenant, où tu dois comprendre même l'infini, cette notion affolante et terrible à jamais formée à l'homme sur la terre et partant la source éternelle de toute grandeur, de toute justice, de toute liberté.

PASTEUR.

Sur la tombe de H. Sainte-Claire Deville.

Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante de tant de biens, de tant d'années laborieuses, de tant d'amitiés.

MICHELET. *Testament.*

Le sentiment d'une personne aimée qu'on a perdue est bien plus fécond à distance qu'au lendemain de la mort. Plus on s'éloigne, plus ce sentiment devient énergique. La tristesse qui d'abord s'y mêlait et en un sens s'amoin-drissait, se change en piété sereine ; l'image du défunt se transfigure, s'idéalise, devient l'âme de la vie, le principe de toute action, la source de toute joie, l'oracle que l'on consulte, la consolation qu'on cherche aux moments d'abattement. La mort est la condition de toute apo théose.

Renan. *Les Apôtres.*

La vie n'aurait aucune valeur si la fin de tout était la mort ici-bas... Je ne comprends pas comment un homme qui réfléchit sur sa propre condition, peut endurer la douleur et la difficulté de cette vie sans une profonde croyance en Dieu.

BISMARCK.

Songe à la mort tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs, en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde la douleur en face, elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce

toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre; et attends pour nier Dieu que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas.

A. DEMAS fils.

Je pourrais montrer facilement qu'en physiologie, le matérialisme conduit à rien et n'explique rien.

CLAUDE BERNARD. *Physiologie du cœur.*

FAITS DIVERS

A ATHÈNES, se publie en grec, un ouvrage intitulé : *Les Phénomènes du magnétisme et du spirítisme*, par un homme studieux et chercheur, un véritable et dévoué partisan de la Cause : *Th. Dominos*.

A PUEBLA. Le 14 avril 1887, la *Société spirite centrale* s'est reconstituée; M. Félix M. Alvarez, député, président de cette société, a bien voulu nous transmettre la décision qu'elle a prise, qu'il nous fut annoncé cette renaissance, en nous priant d'en insérer la bonne nouvelle dans la *Revue spirite*. Nos frères de Puebla, qui veulent bien professer pour nous une estime fraternelle et très distinguée, expriment toute leur sympathie à leurs frères de la France et de l'Europe.

Cette société, momentanément, laisse de côté la pratique de la phénoménalité pour ne s'occuper que de l'étude sérieuse de notre philosophie.

Nos amis nous annoncent aussi, avec une satisfaction véritable, que, depuis l'apparition de l'ouvrage du Dr Bernheim (de Nancy), les médecins de l'hospice militaire de Puebla se livrent à des expériences d'hypnotisme et par conséquent de magnétisme. Pour le Mexique c'est une ère nouvelle, nous affirme l'honorable député, Félix M. Alvarez : après tant d'années de défaillance, après la guerre sans merci faite aux spirites et aux guérisseurs magnétiseurs, les anciens vaincus oublieront les injures des fanatiques de parti pris pour saluer la rénovation qui s'opère; ils vont travailler avec ardeur au développement de notre philosophie si nécessaire au progrès intellectuel et moral de l'humanité.

Liste des membres fondateurs de la société.

Président : Félix M. Alvarez. — Député;

Vice-président : Ramon Haver. — Secrétaire du juge de paix;

Secrétaire : Esteban Machorro. — Propriétaire;

MM. Manuel M. Arriola. — Magistrat du tribunal supérieure et gouverneur provisoire de l'État;

J. Conrado Arenas. — Ingénieur directeur de l'école des arts et métiers;

Benigno Gonzalez. — Professeur de physique au collège de l'État;

- Gabriel Castillo.* — Ingénieur ;
Eugenio Pena. — Étudiant en médecine ;
Carlos Hattove. — Employé civil ;
Luis Beguerisse. — Négociant ;
Luis R. Larios. — Employé civil ;
Fernando Manuel. — Négociant ;

Nota : Nous souhaitons la bienvenue à notre Société sœur de Puebla : puisse-t-elle, par l'union de tous ces membres, par ses recherches suivies et l'exemple qu'elle va donner, semer autour d'elle des foyers d'étude et de lumière. C'est notre vœu bien fraternel.

Le journal LA LUZ a pris ce nom : *O spiritismo jornal de estudos psicologicos revista mensal.*

Directeur : D. Antonio da Silva Pessanha, rua Augusta 102, à Lisbonne, Portugal.

Les séances du vendredi de la SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DU SPIRITISME. — Séances terminées le 15 juillet 1887 ; elles seront reprises le vendredi 16 septembre 1887.

Vient de paraître, la neuvième édition du *Livre de prières spirites*, édité à Liège, Belgique, par M. Faust. 2 fr. — S'adresser rue du Pont-d'Isle, à Liège, chez M. D. Heur.

Abrégé O. Mayne, 2^e édition, 30 cent.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} juillet 1887.)

Quand vous écoutez graves et recueillis, le concert des oiseaux ; quand vous voyez toute la flore animée et que, des beaux arbres chargés de feuilles, descend une ombre protectrice qui ne laisse plus parvenir jusqu'à vous les rayons brûlants du soleil ; à cette heure où la nature assoupie ressemble à une grande lyre harmonieuse prête à vibrer sous le doigt de l'Éternel ; quand, en un mot, toute la création émue parle à votre âme le langage que celle-ci entend bien, ne sentez-vous pas que rien ne commence à l'homme et que rien n'y finit ?

Voyez : autour de vous, plus bas et plus haut, les interminables échelons de la vie se succèdent, perpétuant l'œuvre de celui qui a dit aux vagues de la mer : « Vous n'irez pas plus loin ! »

Ces feuillages que la brise agite et que le vent secoue, ces plantes odorantes qui remplissent l'air d'émanations suaves, et jusqu'à cette pierre informe que le hasard semble avoir placée sous vos pas, tout vous indique un ordre préexistant, une loi que la seule humanité n'est pas appelée à connaître.

Dites-vous donc que vous ne faites qu'un avec la matière qui vous environne et qui, elle aussi, a ses lois de progrès et son âme.

Tout est âme, je l'ai souvent dit, pendant ma dernière existence, à notre penseur aimé. Depuis que j'appartiens à la cohorte des esprits voyageant dans l'infini, je me rends de mieux en mieux compte de la vérité de cet axiome.

Aussi bas que vous plongiez dans la matière, même inorganique en apparence, toujours vous verrez l'âme apparaître. L'âme, c'est le mouvement pour les uns, l'instinct et l'intelligence pour les autres; c'est, pour tous, la vie. Rien ne pourrait vivre, en effet, sans l'étincelle divine appelée âme, qui se subdivise à l'infini et remplit de ses parcelles magnifiques tout l'immense univers que nous entrevoyons.

L'âme, c'est Dieu en nous, c'est le côté lumineux mêlé au côté d'ombre. Dans la nature, il y a deux forces, celle d'en bas et celle d'en haut. La force d'en bas se nomme matière; celle d'en haut, intelligence.

La force d'en bas, c'est le corps avec ses besoins et ses facultés précaires; la force d'en haut, c'est le courage dans l'épreuve, pour l'homme; l'instinct pour les animaux, la vie pour les êtres inférieurs.

Pour le minéral, c'est l'âme à l'état latent, l'âme rudimentaire qui s'attache à toute chose, prête à se développer pour entrer dans un ordre nouveau.

Homme! ton âme a passé par toute la filière des existences primordiales. Tu as été rocher, arbre, oiseau, avant d'entrer dans un corps humain. Et voilà pourquoi la loi de la solidarité t'unit à tout ce qui respire comme à tout ce qui dort encore ici-bas.

Ne pas croire à la pluralité des existences de l'âme, c'est faire injure à la raison humaine, c'est se placer au-dessous de tout ce qui vit dans la Création. Que voyez-vous dans tout ce qui occupe vos regards ici-bas? La mort et la vie renaissante. Tous les printemps vous montrent de nouvelles feuilles de rose, de nouvelles vies organisées.

Pourquoi l'homme laisserait-il périr toutes ses feuilles, toutes ses fleurs et tous ses fruits? Le génie, que serait-il s'il n'était le produit des travaux antérieurs, des existences accumulées?

Non, l'homme ne meurt pas tout entier. Après lui subsistent mille ébauches nouvelles de ce qu'il doit être un jour.

puisque Dieu a placé l'infini devant lui, c'est qu'il doit gravir sans cesse les échelons du progrès dans une existence sans fin !

Que seront ses existences futures ? Ce qu'elles devront être, en raison des travaux accomplis, des progrès réalisés, des espérances formées, déçues, mais toujours vivaces.

Il y a une loi d'attraction entre toutes les choses matérielles ; il y aussi une loi d'attraction entre toutes les âmes. Cette loi montre Dieu, souverain régulateur des attractions, qui se continuent, se divinisent en lui.

Homme, tu n'es jamais abandonné. Par ce magnétisme de ton âme, tu correspondds avec tout ce qui est inférieur comme avec tout ce qui est supérieur à toi.

Dieu est la sublime essence d'où nous dérivons tous. Loin de nous la pensée d'en faire un mythe introuvable. Il est, donc on peut chercher à le découvrir. Mais combien faudra-t-il d'existences à l'esprit borné de l'homme pour apprendre le chemin qui conduit à lui, aux abîmes sans fin qui nous cachent sa souveraine puissance et son sublime amour ?

La cause des causes est hors de nous par sa direction, en nous par son rayonnement intense. L'infini de l'espace et du temps enveloppe l'infini divin.

Tous nos sourires, toutes nos larmes sont vus. De qui ? Les spirites me répondront : — Des esprits.

Que sont les esprits ? Des êtres en marche pour se perfectionner au contact du divin, pour voir de mieux en mieux et pour tâcher de comprendre l'être créateur.

Enlevez Dieu aux âmes, c'est comme si vous leur enleviez la force secrète qui les dirige dans leur mouvement ascensionnel.

Hors Dieu, c'est le néant que nous entrevoyons.

On nous dira qu'avant la création matérielle, il ne se pouvait qu'un être quelconque existât. Et les matérialistes partent de ce principe pour déclarer Dieu inutile. Mais, leur répondrai-je, sans un Dieu prévoyant et bon qui guide les âmes vers leur absolu de perfection et de bonheur, que sera la création matérielle ? Une chose qui décroît, une ombre sans lumière.

Dieu, nous l'avons dit, a existé de tout temps. De tout temps aussi le principe divin a animé des univers.

Notre pensée ne peut se représenter un ciel vide, une divinité absente.

Or, concluons en ceci comme ceux qui ne voient que le côté matériel du monde, et disons que matière, corps, esprits, tout vit de toute éternité.

Dieu n'est pas un principe aussi abstrait qu'on le suppose. Il anime, il pousse au progrès tous les êtres, à tous les degrés de l'échelle de la nature.

N'avons-nous pas, ici-bas, besoin d'un idéal? L'artiste, le poète, ne recherchent-ils pas la flamme inspiratrice?

Cette flamme, c'est Dieu.

Le penseur courbé sur des algèbres, le métaphysicien qui plonge dans des gouffres infinis, sont attirés par une infinie puissance.

Cette puissance, c'est Dieu.

Les mondes gravitant vers leurs soleils; tous les soleils, toutes les sphères, animées elles aussi, vont sans cesse vers leur but suprême.

Ce but, c'est Dieu.

Que ce nom si glorieux mais si rapetissé par l'homme, vous choque, vous qui ne voulez voir le directeur des mondes que dans des aperçus grandioses, je suis d'accord avec vous.

Mais, comme il faut s'entendre ici-bas, nous devons employer les mots qui nous font comprendre des humains.

Le Dieu mesquin que les religions ont fait, nous n'en voulons pas plus que vous. Nous avons horreur, comme vous, de l'être méchant, injuste, qui condamne l'homme à la souffrance et l'abandonne à ses mauvais instincts en lui fermant la porte du repentir.

Nous avons soif d'amour et de justice. Nous croyons au type idéal de la justice et de l'amour.

Il ne faut pas jeter un long regard sur l'ensemble harmonieux de la Création pour reconnaître que tout marche vers un but déterminé, vers des destinées meilleures.

Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous?

Vous doutez parce que vous ne sentez pas Dieu sous vos doigts grossiers.

Il faut faire, en toutes choses, la part de la matière et celle de l'esprit.

Un Dieu absolument matière, tombant sous vos sens, ne pourrait être qu'inférieur à vous-mêmes, qui êtes esprits.

Faites, si vous le voulez, de l'univers, le corps du Tout-Puissant. Mais sachez voir dans la matière elle-même le rayon de son esprit.

Dieu existe, nous le sentons, nous le voyons presque nous qui pouvons aller de monde en monde avec la rapidité de l'éclair et qui constatons partout sa présence.

Sans un être vigilant et prévoyant, placé au-dessus de nous par ses facultés, mais se mêlant à toutes les organisations sociales par la voix de son esprit, sans un ordonnateur de toutes choses, pauvres hommes, mes frères, que seriez-vous?

Vous êtes fiers des conquêtes de votre passé, qui vous répondent de celles de l'avenir.

Vos chemins de fer et vos télégraphes vous rendent orgueilleux. Vous ne

voulez voir que ce que vous faites et on dirait que vous ne pouvez comprendre le travail intelligent, bien supérieur au vôtre, qui a lieu dans le monde des Esprits.

Pas une de vos découvertes n'arrive avant l'heure fixée. Si vous aviez découvert la vapeur et la force de l'électricité à une époque reculée où presque tous les hommes étaient des barbares, vous vous seriez tous entretués avec une facilité inouïe. Ces découvertes, surgissant dans votre siècle de lumière, à l'heure où vos esprits commencent à tendre vers un idéal plus parfait, ces découvertes, dis-je, vous conduisent plus vite vers le noble but que vous entrevoyez.

Vos guerres finiront quand vous aurez compris le lien social. Mais déjà, aujourd'hui, ce mot de guerre, qui faisait tressaillir d'aise l'homme d'autrefois en proie à des élans belliqueux d'animal sauvage ce mot de guerre est cloué au pilori des nations.

On se bat encore, soit, mais est-ce avec bonheur? N'est-on pas las, partout, des atrocités militaires?

Ne sentez-vous pas comme un vent venu de Dieu et qui veut déraciner tout ce qui reste debout d'un passé de haine et de terreur?

Vos monarques le savent bien, eux, qu'il faut compter davantage, désormais, avec la vie de leurs sujets. Ils font d'atroces guerres, il est vrai, mais ils les préparent longtemps et attendent, pour les déclarer, que l'imagination de leurs peuples ait été frappée par quelque fait de nature à susciter leur indignation.

On compte avec le peuple, aujourd'hui. Bientôt, on attendra tout de lui : et, comme ils auront compris que la guerre est la sœur de la peste, qu'elle tue sans rémission et sans aucune compensation pour l'humanité ; comme ils comprendront les avantages de la paix, les peuples finiront par se débarrasser de leurs despotes couronnés.

Ce sera un beau jour pour la Libre-Pensée. Tâchons que ce soit aussi un beau jour pour le sentiment religieux.

(A suivre).

SUR LA TOMBE DE M. PICHERY FILS.

M. Pichery père a parlé sur la tombe de son fils, avec MM. Betsch et A. Rouy, nous donnons la substance de leurs discours. *M. Pichery père* a d'abord établi que son fils fut un homme de bonne volonté, très énergique, qui avait l'esprit de suite et beaucoup de fermeté, puisque, à l'encontre de ses intérêts, le premier, il osa fonder un groupe à Reims et propager ouvertement la doctrine spirite, sans céler son drapeau. Le premier noyau de ce

groupe fut créé dans sa famille, à laquelle s'adjoignirent d'autres personnes qui cherchaient le bien, le juste, le vrai. M. Pichery père, constatant le progrès du groupe de Reims, lui donna son concours actif et son expérience de vingt ans de travaux ; il comprenait que, un jour, chacun rendrait hommage aux travaux d'Allan Kardec qui avait dégagé la croyance de toutes les absurdités attribuées aux démons et à des pouvoirs occultes, et que les générations qui viennent le béniraient pour avoir tué la crainte superstitieuse et ramené les esprits incarnés sur la terre à l'étude des lois, à la connaissance rationnelle de ce que nous fûmes, de ce que nous sommes, de ce que nous serons. En conséquence, Pichery fils a rempli la plus noble des missions en propageant nos doctrines,

Toutes les religions sont basées sur le principe spirite, les anciennes comme les nouvelles ; cela M. Pichery l'a prouvé en déclarant qu'elles reposent sur la mort et la disparition du corps qui semblent briser tous les liens ; sur la vie de l'âme après la mort du corps et l'immortalité de cette âme. Elles se séparent du spiritisme en voulant un Dieu personnel, jaloux et méchant, découpé en trois parties sans aucune raison plausible ; elles ne donnent de la naissance de l'homme rien qui soit rationnel et sensé, sinon que Dieu l'a fait misérable et méchant, sans défense, responsable d'actes qu'il n'a pas commis, en le condamnant à brûler éternellement avec les démons. Les prêtres, dépositaires de la puissance divine, absolvent ou condamnent selon leur tempérament ou leur intérêt. M. Pichery a lu quelques paroles de M. Chaigneau, après lesquelles il a dit que chaque molécule de notre corps a subi de multiples transformations avant d'arriver à former un être qui ait la plénitude du bien et du bon, enfin à l'amour universel. Les Druides et le Christ croyaient à la pluralité des existences et ce dernier voyant, et magnétiseur guérisseur, était de famille des Jeanne d'Arc, des Etienne Dolet, des Bruno Jordano, des Socrate, des Galilée, etc : Voici les paroles de M. Chaigneau qui ont trait à la vie éternelle.

« La plus grande fonction du spiritisme, et celle-ci embrasse toutes les autres, telle que la fonction consolatrice, c'est de rendre possible la constitution de l'unité humanitaire en opérant la jonction évidente et pratique des deux fractions de l'humanité : l'incarnée et la désincarnée, en faisant vivre cette humanité d'une vie réelle dans tous ses âges historiques et dans l'immortalité de tous les individus qui la composent.

« Une autre fonction du spiritisme, on peut le supposer, c'est de relier notre monde avec d'autres mondes similaires ou plus avancés. »

M. Pichery a terminé ainsi : « Au revoir, cher esprit de mon enfant : à vous tous, amis qui avez bien voulu m'écouter, mes remerciements et ma sympathie. »

DISCOURS DE M. CH. BETSCH.

Autour de ce dolmen, notre but n'est pas seulement de renouveler l'hommage de reconnaissance dû à la mémoire d'Adolphe Pichery, l'apôtre du spiritisme à Reims, nous devons par nos paroles d'amour, d'union et de fraternité, bien nous fixer dans la voie de l'union qu'il nous a tracée.

Son plus grand bonheur serait de voir l'union des spirites, ce couronnement de l'œuvre qu'il a commencée. Ne soyons donc plus semblables à ces hommes qui, semblables au roseau, s'inclinent sous le moindre souffle.

Il nous faut lutter pour arriver graduellement à rompre avec les entraînements matériels, et nous révolter contre nos imperfections : c'est par l'amour d'autrui que nous monterons à Dieu. Dès lors, pourquoi cette opposition constante de vues entre nous ? Pourquoi ne sommes-nous pas soumis à ce que veut la doctrine spirite, toute pleine d'amour et de charité, et qui n'a qu'un but : l'union entre les hommes ?

Cette réunion est salutaire moralement, car elle retrempe nos âmes à la source même des hautes inspirations, la mort ; elle nous fait communier par le passé avec nos chers invisibles qui ne cessent de nous prodiguer leurs plus vifs encouragements, pour travailler à notre avancement et au progrès de l'humanité.

Et plus nous avançons moralement et intellectuellement, plus notre tâche devient laborieuse ; ce résultat est dû à nos recherches suivies, cercle toujours grandissant, à mesure que nous acquérons d'autres connaissances.

Le moyen puissant et infaillible pour hâter ce développement, nos cœurs le possèdent et il est sur toutes nos lèvres, et il me semble l'entendre prononcer ce mot : Oui, par l'union, le spiritisme prendra un essor si rapide que nous aurons peine à le suivre. Pour prouver que nous sommes les disciples de A. Pichery, il faut nous aimer, il faut que la main dans la main, les cœurs étroitement unis, nous marchions progressivement vers l'idéal de la perfection.

En nous aidant, en nous soutenant les uns les autres, nous prendrons une part active à l'œuvre régénératrice de notre monde ; mais il faut avoir dans l'âme la vraie charité, et donner l'exemple à ceux qui ne partagent pas nos croyances. L'amour étant l'essence même du spiritisme, aimons-nous pour lutter contre le préjugé, ce terrible fléau qui enserre encore l'humanité.

DISCOURS DE M. A. HOUY.

Nous sommes ici pour témoigner de notre dévouement à notre doctrine. Pour affirmer notre mission féconde, en dépit des négateurs et des railleries systématiques qui sauvegardent leurs intérêts personnels.

Le spiritisme, entré dans une nouvelle phase, a vaincu la conspiration du silence si funeste à toute idée nouvelle. Le spiritisme laisse le champ libre à toutes les discussions, à toutes contradictions, ce qui fait sa force et prouve sa vitalité.

Qu'il nous soit prouvé par un raisonnement solide et logique que notre raison s'égare, et, avec empressement, nous nous rangerons sous la bannière de la vérité comme des chercheurs de bonne foi ; au lieu de nous offrir quelque chose de nouveau, de plus consolant que le spiritisme, on nous parle de dogmes vermineux dont l'absurdité dépasse de cent coudées les errements dont on nous gratifie : non, nous n'admettons plus la foi aveugle, fille de l'ignorance et de l'erreur, dut-on nous excommunier, et l'excommunication ne saurait être trop flétrie pour le mal qu'elle a fait à l'humanité ; elle a pu faire trembler les rois, elle fait sourire les spirites.

Aujourd'hui, chacun peut émettre librement ses idées sur toute question sociale ou philosophique, ce qui nous a permis de lire de nombreux articles variés dans leurs appréciations pour ou contre le spiritisme. Nous avons lieu de nous réjouir des attaques en vertu de cet axiome : « On n'attaque que ce qui existe. »

Quel phénomène extraordinaire ! Un si grand nombre de personnes, parmi lesquelles des savants illustres, seraient donc le jouet d'une illusion ? Il est vrai, l'hallucination a été mise sur notre compte par cette science qui prétend tout prouver, même ce qu'elle ne connaît pas et se refuse d'étudier, et nous disons : ou vous avez des parti-pris, ou vous êtes de mauvaise foi : à l'école des infailibilités scientifiques ou cléricales, nous opposerons simplement les preuves évidentes données par le spiritisme et basées sur le fait brutal.

Victor Hugo a dit : « Je ne veux pas livrer mes enfants au parti de l'obscurantisme, parce que je ne veux pas lui livrer la France. Ah ! nous connaissons le parti de l'obscurantisme. C'est un parti qui a des états de service, c'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états merveilleux : l'ignorance et l'erreur ; c'est lui qui fait défense à la science et au génie d'aller au delà du missel, et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits malgré lui. Il s'est opposé à tout : c'est lui qui a fait battre de verges Prinelli pour avoir dit que les étoiles ne tomberaient pas ; c'est lui qui a appliqué à Campanella vingt-sept fois la torture pour avoir affirmé que le nombre des mondes était illimité et entrevu le secret de la création. Découvrir la loi du ciel, c'était une impiété. Trouver un monde, c'était une hérésie. » Et plus loin, en forme de conclusion : « Si le cerveau de l'humanité était là

« devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la page d'un livre, vous y feriez des ratures. »

Pour être avec les Maîtres, il faut concentrer nos forces, ne point rester isolés et dès aujourd'hui fermons la porte à toute discussion capable de porter le trouble parmi nous. Qu'importe, après tout, les différences d'opinions sur telle ou telle question qui se rattachent à notre doctrine. « *La forme n'est rien, la pensée est tout* », disent les esprits.

En conservant notre liberté d'action, tendons la main aux hommes de bonne volonté, sincères dans leurs appréciations diverses. Les hommes de talent ne manquent pas dans nos rangs. Les indifférents qui se liennent à l'écart viendront alors se joindre à nous pour honorer dignement la mémoire des hommes tels qu'Adolphe Pichery et tous ceux qui auront servi dignement notre cause ; que ce cri sorte de toutes les lèvres : Union entre spirites !

Un troisième et long discours a été également prononcé par M. Lucien B... Nous résumons l'important sujet qu'il a traité :

Après avoir remercié la nombreuse assistance du bienveillant concours qu'elle apporte à la célébration de l'anniversaire de la mort de A. Pichery, l'orateur démontre par l'expérience que le spiritisme, dans un avenir rapproché, fera la solution du fameux problème social et des questions qui le touchent, considérées comme insolubles. Il a vivement engagé l'auditoire à méditer les idées de Fourier, Proudhon, Leroux, etc., et qui ont été suivies et complétées moralement par les adeptes du spirilisme. S'appuyant sur la maxime du Maître (hors la Charité pas de salut), il a exprimé ce désir, de voir s'unir solidement les fractions divisées du spiritisme, pour resserrer l'union qui existe dans les esprits imbus de la doctrine ; pour cela, dit M. L. B., il est indispensable de proclamer cette devise pratiquée par A. Pichery : « Hors la Charité et la Justice pas de salut. »

GROUPES SPIRITES

Depuis plus de vingt ans, un groupe spirite existe à Grenelle, chez Mme X... Quelques personnes amies et dévouées à la cause, suivent ces travaux avec exactitude : l'une d'elles a bien voulu me donner la substance de quelques communications reçues :

14 juin 1887 : *Les Esprits Albertine et Antoine* n'osent ouvrir le livre où se puisent les grandes vérités, car il n'est pas toujours ouvert pour qui n'est pas sérieux et réfléchi et n'a pas mérité par le travail ; chaque feuillet porte la trace de nos vies antérieures et des liens qui rattachent entre eux tous les membres de l'humanité ; celui qui n'a pas d'amour, d'abnégation, de

réflexions sérieuses, tourne longtemps les pages noires avant d'arriver aux pages blanches. L'esprit désincarné ne doit rien ignorer quant à son passé, pour mieux étudier le présent, et préparer l'avenir en vue d'être reçu parmi les esprits supérieurs. Ces esprits disent : Après le travail, le salaire.

28 juin 1887 : L'esprit *Bénédite*, visite ceux qu'il a aimés depuis de longues années, il n'a jamais assisté à une aussi grande fête que celle de sa bonne amie, le médium de ce groupe : il est plein de reconnaissance envers le guide qui a donné au médium une nouvelle faculté, ou plutôt de nombreux perfectionnements de cette faculté médianimique ; cet esprit sait que le médium restera longtemps sur la terre, car il est l'humble serviteur du Grand Ouvrier ; dans la mesure de ses forces, il instruit ceux qui cherchent sans avoir trouvé, en leur donnant une foi rationnelle, car l'heure de la rénovation a sonné.

28 juin 1887 : Les petits, tout petits, déclarent qu'ils viennent prendre part à la fête du médium. L'esprit Albertine est plein de joie, car le médium est initié aux grandes vérités ; *dès ici-bas*, son esprit se dématérialisera à tel point, que les guides supérieurs se serviront de lui pour activer la solution de graves problèmes. L'esprit Antoine, fils du médium, engage sa mère à rester l'amie des humbles et des malheureux, pour vaincre leur paresse intellectuelle, reste d'existences antérieures. Antoine et Albertine, les inséparables, bénissent le médium et tous les éprouvés qui l'assistent, car ils doivent être consolés et plein d'espérance. Une foule de pauvres esprits, qui portent le trouble dans les familles ignorantes des grandes vérités, sont retenus auprès du médium ; là ils recueillent la paix, le doux et salutaire enseignement.

3 mai 1887 : L'esprit Antoine déclare que le voile noir composé de préjugés et d'ignorance tombe enfin, car la lumière et l'esprit de justice se font jour ; il y a des joies et des chants d'allégresse et les noms des évocateurs sont bénis.

L'œuvre de délivrance tentée par le groupe n'est pas terminée, car elle est immense, et pour l'accomplir, il faut beaucoup d'abnégation et donner un temps précieux (surtout lorsque le travail est indispensable pour gagner son pain quotidien), pour convaincre les âmes désincarnées de l'importance de ces réunions intimes.

Le Gérant : H. JOLY.